

Zeitschrift:	Le nouveau conteur vaudois et romand
Band:	80 (1953)
Heft:	10
Artikel:	Impressions de "première" : le Silence de la terre : 3 actes de Samuel Chevallier
Autor:	Molles, R. / Chevallier, Samuel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-228673

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions de « première »

Le Silence de la Terre

3 actes de Samuel Chevallier

Après Morax, on pouvait craindre que le Théâtre du Jorat n'agonisât, frappé d'un « coup de soleil » mortel et que le prestigieux « passage d'une étoile »... de la danse n'éclipsât le feu de ses herses...

Avec le *Silence de la Terre*, on pouvait redouter qu'il ne passât de « mauvais quarts d'heure » et n'en fût réduit... au silence !

Dieu merci ! Samuel Chevallier lui a redonné, au contraire, une nouvelle raison d'être !

Lorsque l'auteur nous entretint de la conception de son œuvre, je sentis qu'elle avait été « portée » au plus intime de lui-même et que le drame, on pourrait dire sa tragédie de l'« orgueil terrien » — si les unités de temps, de lieu et d'action avaient été observées — l'avait profondément bouleversé. Aussi n'ai-je été dupe ni des mots « théâtre d'évasion » à la Morax opposés au « théâtre d'expression » à la Chevallier, ni de cette rupture avec la tradition de Mézières dont se targuait l'auteur avec la force d'un refus...

Evasion ! Expression ! Que Samuel Chevallier se rassure, les meilleurs moments de sa pièce, ceux de totale plénitude, ceux où l'on sentit ses personnages vivre et témoigner de la mesure de son talent de dramaturge furent précisément ceux où ils s'évadaient avec nous dans leur expression même : le syndic dans sa solitude, le fils dans sa révolte, la mère dans sa résignation dou-

loureuse, l'ami dans les arcanes de sa généreuse compréhension.

Des évadés, les personnages du *Silence de la Terre*. Hé oui ! parce que les uns et les autres s'essaient à sortir de leur humaine prison en se dépassant sur le plan de l'art dramatique.

C'est sur ce plan-là que le drame nous pénétra de résonances qui ne trompent pas sur leur densité scénique.

Rupture avec la tradition de Mézières ?

Et j'entends celle — la seule valable — qui fait de cette scène à proscenium, fosse et bas-côtés architecturaux, une scène à la grecque répondant à l'appel de la *Vox populi* et servant de refuge au dieu de la fatalité...

Non pas !

Samuel Chevallier y est revenu, fût-ce inconsciemment et, avec lui, le grand metteur en scène Pierre Valde et ses admirables interprètes.

Qui n'a vu et entendu que les sommets les plus attachants à gravir de l'œuvre renouaient, dans leur ascension verbale, avec la tradition sous une forme nouvelle et que les moments où l'auteur s'y est refusé marquaient un lâchage de l'attention du public inhérent à tout fléchissement de l'action.

Ainsi peu avant l'allégresse du village et surtout au dénouement, face à l'ouverture sur le pays et qui fut sauvée de justesse malgré le refus d'abandon lyrique dont l'auteur a cru devoir le vider.

En revanche, le deuxième acte sonnait plein d'un bout à l'autre.

Ces impressions, je les devais à l'auteur d'une œuvre dramatique existante, ressortissant à l'art, qui fait parler d'elle, témoignant ainsi de ses vertus propres, de son ascendant théâtral, et cela indépendamment d'une exceptionnelle interprétation.

Emouvante représentation où l'on s'est repris à espérer beaucoup de Mézières, foyer d'art romand et suisse.

* * *

Un syndic... dans le monde ! Ou tout homme se devant de prêcher l'exemple et qui ne se mesure plus au ciel, mais à lui-même... Un syndic, Henri Agrey (jamais ce nom ne m'agrémentera), idolâtre de sa terre qui n'est que poussière au point d'y dresser un autel sur lequel il sacrifiera ami, femme, fille, fils, belle-fille et petit-fils au nom d'un faux et tyrannique attachement à son bien terrestre. Aucun secours vrai de la religion ! Un désintéressement de l'humain au seul profit du « domaine » érigé en dogme. Tel est le thème qui va droit à la solitude et à sa conclusion : le néant !

Et c'est à cette fatale solitude que j'en eu, le rideau tombé ! Elle m'apparut soudainement comme le point culminant, transcendant de l'œuvre tragique, celui qui poigne aux « tripes » en même temps qu'à l'âme...

Pourquoi, dès lors, l'émouvant chœur de Robert Mermoud *Il reste seul* s'éléva-t-il de la fosse à la fin du premier acte, alors que la fille du syndic n'est que malade, son fils présent et sa femme point encore abattue... Trop vite ! avais-je l'envie de crier !

Oh ! comme on l'eut senti — perforant et enveloppant, ce chant, s'il était monté au début du troisième acte, avant l'arrivée de l'ami, cependant que le syndic luttait contre lui-même du

fond de son désespoir. Comme il eut soutenu et mieux amené la brutale rédemption finale.

C'est là que la tradition de Mézières est difficile à satisfaire...

Voilà ce qui m'entraîne à penser qu'il n'a manqué — ici ou là — au très puissant drame populaire de Samuel Chevallier, pour atteindre à sa totale intensité d'émotion, qu'un déplacement vocal — ici ou là — une plus audible expression d'un fait théâtral essentiel comme celui, par exemple, de l'accident dont faillit être victime le petit-fils et dont le jeu eût gagné en force émotionnelle à être joué dans la fosse où une barrière de bois marquait le passage d'une rivière, et non derrière la scène.

* * *

Un mot encore du style. Le Théâtre du Jorat en exige un, même si le ton y est. René Morax l'avait trouvé dans ce « vers blanc », phrasé sans transition, et qui déconcertait si fort l'acteur à la lecture de son rôle, mais l'aidait puissamment en scène, chacun de ces vers révélant, à l'action, un dynamisme scénique, une attitude, un geste proprement théâtral.

Le style de S. Chevallier est direct, dense, percutant, nourri de sincérité et d'authenticité, certes, mais comme on le voudrait plus soutenu dans sa densité, même aux instants de détente ou faute d'accent du terroir, il faut lui en donner un, malgré tout.

On a dit tout ce qu'il y avait à dire de l'interprétation : elle était sans rivale dans son ensemble, exceptionnelle dans les grandes figures, encore que l'inoubliable syndic de Antoine Belpétré nous paru — au moins à la « première » — partir trop en... vaincu ! Cavadaski fut une Adèle intelligemment campée, mater dolorosa des campagnes. Arrieu, un François lourd de révolte accumulée et explosive, Raine,

un Bradens, l'ami sûr et d'une présence indispensable à l'action, Nanine Rousseau, une Elise Bradens faisant corps avec le village. Seule Françoise Morhange, dans le rôle de Yolande l'Algérienne, en dépit d'un talent délié et plein de ressources, nous est apparue terne. Peut-être cette impression n'était-elle due qu'à la volubilité, trop accentuée pour Mézières, de son jeu racé...

Il n'est pas un rôle de second plan qui n'ait été tenu dans le sens de la perfection et, j'ai personnellement été saisi d'émotion, lorsque les tenants de

ces rôles rompirent en apprenant la mort de la fille du syndic et gagnèrent la fosse, chacun selon le rythme intime de son personnage... Une grande réussite scénique au Théâtre du Jorat.

Quant aux décors : Raoul Domenjoz, le créateur, épaulé de Thoos, l'exécuteur, sont à féliciter singulièrement pour ceux du village et de l'abbaye.

Le Théâtre du Jorat cherchait un auteur dramatique. Il vient d'en révéler un. Qui ne s'en réjouira avec nous !

R. Molles.

Tous nos vœux... à « Fridolin »

Notre dévoué collaborateur, M. Heer-Dutoit, ancien juge et conseiller communal, qui signe, ici même, de son pseudonyme « Fridolin » tant d'articles intéressants en français et en patois, a fêté son 80^e anniversaire. Nous nous associons à tous les vœux qu'il a reçus à cette occasion en y ajoutant la reconnaissance que le Conteure, comme tous les amis du patois vaudois, lui doivent pour son dévouement et son affabilité indéfectible... Nous lui souhaitons de conserver cette précieuse santé qui nous vaut de le voir vaquer encore si alertement à ses quotidiennes besogues.

rms et J. B.

Café Restaurant de la Cloche
À la Cloche
Rien ne cloche !...

Car vins et mets de choix
Y sont aux goûts des bons vaudois !

Grand-Pont 8
Dir. Ernest Birbaum

A nos abonnés et lecteurs !

Vous savez tous que la publicité contribue à la vie du journal. Pour que le « Nouveau Conteure » soit toujours digne de son long passé,

FAVORISEZ NOS ANNONCIERS
et surtout dites-leur bien que vous avez lu leur annonce dans le « Conteure ».

BIEN CONSEILLÉ



BIEN ASSURÉ

Tél 22 61 21